

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 9

Artikel: Une dame qui n'a pas d'heure
Autor: J.P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203145>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A l'école, il y a 60 ans.

Il a été beaucoup question d'écoles, la semaine dernière. Le Grand Conseil a adopté en première lecture, après d'intéressants débats, une loi qui crée des classes primaires supérieures. Ce sont des sortes d'écoles secondaires comme il en existe dans presque toute la Suisse. L'enseignement y est orienté du côté professionnel. Il est gratuit. Avenches, Cossonay, Echallens et Villeneuve possèdent déjà des classes de ce genre. Le Grand Conseil a jugé utile d'en doter le reste du canton. Les pères de famille, et tous ceux qui savent apprécier l'instruction publique, lui en seront reconnaissants.

Ce vote du Parlement vaudois nous fait paraître bien éloignée l'époque, récente cependant, qu'a rappelée M. Louis Pelet, ancien directeur de l'École cantonale de commerce, dans des articles publiés par l'*Educateur* à la fin de l'année dernière, sous le titre : « Ma première année à l'école primaire. »

M. Louis Pelet a fait ses premières classes à Orbe.

C'était encore du temps des batz, en avril 1850, écrit-il ; je passai de l'école enfantine à l'école primaire ; celle-ci était dirigée par L. Gauthey, président de la Société pédagogique, qui fut plus tard maître au collège de Ste-Croix et de Nyon ; il est décédé, il y a quelques années, à Bucharest. C'était un maître juste et sévère.

La salle que nous occupions était basse, peu éclairée ; deux rangées de bancs, un tableau noir en composaient l'ameublement ; elle est démolie aujourd'hui, mais a été utilisée jusqu'à l'année dernière.

Son rudimentaire mobilier figurait à l'exposition de Vevey, où j'ai reconnu les bancs, le fourneau, les cartes, les cercles, etc. Les visiteurs de l'exposition avaient quelque peine à croire qu'on l'ait sorti d'une classe pour l'amener à Vevey.

Soixante-dix écoliers s'entassaient dans la classe de M. Pelet. Elle s'ouvrait à huit heures du matin, sauf le jeudi et le dimanche, en été, où les leçons commençaient à 6 heures du matin. Le lundi était jour de congé.

Moyennant une contribution annuelle de deux francs, la commune d'Orbe fournissait les cahiers, sans couverture, d'un méchant papier ni cousu ni ligné, les ardoises, les « touches » et les plumes d'oie dont les élèves avaient besoin. Ceux-ci devaient en outre se procurer les *Passages bibliques*, la *Petite géographie* d'Ulysse Guinand, le *Catéchisme* d'Osterwald, dont la dernière page contenait le livret.

On ne connaissait pas encore, à cette époque, l'enseignement religieux facultatif. Le *Catéchisme* d'Osterwald était le livre fondamental, la base de toute science. Mais les bambins de sept ans avaient bien du mal à retenir ses demandes et ses réponses. Le sens des mots leur échappait. C'est ainsi qu'ils se figuraient que *J'en conclus* était un homme : Jean Conclus.

A cette question : « Pourquoi Dieu employa-t-il six jours pour créer le monde ? » le catéchisme répondait : « Pour s'accommoder de la portée de notre esprit qui n'aurait pu concevoir la création du monde, faite en un seul moment... »

Que de peine à nous faire avaler tout ce fatras ! Je me représentais ma mère *accommodant* des légumes, et Dieu faisant la même opération en créant le monde ! Au reste, cette réponse m'a laissé un cuisant souvenir. C'est sans doute pour l'accommoder à la portée de mon esprit que j'ai eu le doux plaisir de rester en classe de huit heures du matin à trois heures du soir. On m'apporta mon dîner : soupe, pain, viande, dans un panier. A la sortie, pas moyen de dissimuler cet objet et j'entends encore les grandes filles, se moquant de moi, me crier : « Prisonnier de garde ! Prisonnier de garde ! » Dès lors, je fis promettre à ma mère de ne m'envoyer que du pain sec...

Dire que c'est en 1868 seulement qu'on a renoncé à la récitation du catéchisme, qui, au dire de M. Roux, ancien inspecteur et mon prédécesseur à

Mont-la-Ville, a fait verser, dans le canton de Vaud, plus de larmes que toutes les prisons !...

Ces récits bibliques faisaient travailler mon imagination d'enfant. Je voyais dans la plaine de l'Orbe trop souvent inondée, le Déluge ; l'Orbe était le Jourdain, la Tour Ronde, la Tour de Babel, les grandes échelles qui servaient pour les incendies et qu'on « remisait » aux abords de l'école représentaient l'Echelle de Jacob, les broussailles des marais au moment des brandons, le buisson ardent de Moïse, etc., etc.

On faisait chaque jour une dictée de six ou sept lignes. Deux d'entre elles sont restées dans la mémoire de M. Pelet. L'une était intitulée « L'amadou » ; l'autre, le « Canton de Thurgovie », qu'on comparait à un magnifique verger.

On apprenait à lire dans *Trois mois sous la neige*, dans *Les colons du rivage*, de Porchat, dans l'*Histoire suisse*, de Décobaz, dans *Les lectures pour tous*. Groupés par six ou sept, les élèves s'appuyaient à une barre de fer formant un cercle, au centre duquel se trouvait un moniteur ; et, tandis qu'ils épelaient sous la direction de ce jeune sous-maître, le régent à son pupitre taillait les plumes d'oie de la classe.

La *Petite géographie* mentionnait la voie ferrée qui reliait Zurich à Baden, la première qui existait alors en Suisse. Ce chemin de fer était un sujet de conversation presque quotidien. Le moniteur et ses élèves croyaient sérieusement que si l'on avait le malheur de mettre la tête à la fenêtre du wagon, la force du courant d'air la coupait aussitôt.

M. Pelet a gardé un souvenir particulièrement doux des leçons de chant :

Le recueil de Corbaz était la mine inépuisable où le maître trouvait les morceaux que nous apprenions sans connaître les notes, nous savions toujours par cœur au moins trois des couplets ; quelquefois je me remets à les chanter comme si j'avais encore sept ans...

Une vingtaine de morceaux composaient notre répertoire, nous les chantions à l'unisson et de tout cœur, c'était à celui qui crierait le plus. Ce devait être assez peu harmonieux. Presque tous les jours nous chantions et nous en éprouvions un réel plaisir...

Ces beaux chants sont restés profondément gravés dans ma mémoire ; ils valent combien plus que ces chansons françaises qui ne laissent rien au cœur ou ces inepties chantées par nos jeunes gens.

Les rudiments de l'arithmétique, la calligraphie et le dessin complétaient l'enseignement.

Quant aux châtiments, ils pleuvaient dru comme la grêle. Les coups de férule et les gifles semblaient chose toute naturelle : le père ayant été battu par le maître, pourquoi le fils aurait-il été traité moins rudement ? A la moindre peccadille la verge s'abattait sur le dos du coupable : dix coups, par exemple, pour avoir mordu dans une pomme. Souvent les pauvres mioches criaient très fort, afin de faire cesser plus vite la fustigation. Les punitions étaient d'ailleurs graduées savamment ; debout à sa place ou dans un coin de la salle, à genoux sur une bûche, debout sur le banc avec une ardoise à bras tendu, une ou deux gifles, la verge, les arrêts après la classe.

Et les réjouissances à l'intention des écoliers, qu'étaient-elles en ce temps-là ? A lire M. Pelet, elles faisaient presque entièrement défaut :

La mode n'avait pas encore introduit les courses scolaires. J'ai cependant le souvenir qu'en septembre 1850, les trois classes primaires d'Orbe firent une promenade à Method, à environ cinq kilomètres de la ville... On nous annonce l'événement, nous partons sans provisions, sans avoir un batz, pas même un kreutzer dans la poche. Pendant que les trois maîtres se rafraîchissaient, nous vagabondions dans le village. L'un de nous, plus hardi que les autres, s'attaqua à un jeune pommier et nous rapporta trois de ses fruits. De retour à la maison, entre cinq ou six heures, nous étions harassés et affamés.

Aujourd'hui, quand je vois les mamans bourrer les poches de leur progéniture de chocolat, de petits

pains, de sandwiches, je me reporte involontairement à ce moment où nous n'avions pas même un morceau de pain sec à nous mettre sous la dent.

Les écoliers se rattrapaient en classe :

On avait l'habitude d'apporter un morceau de tourteau de noix (nillon), qu'on suçait volontiers pendant toute la matinée, bien qu'il nous donnât une soif extrême ; au bout d'un moment, le propriétaire le passait à son voisin, et ainsi de suite ; il ne revenait à son premier possesseur qu'après avoir passé par une dizaine de bouches ; jamais je n'ai entendu dire qu'il en fût résulté quelque maladie.

Le nettoyage de la classe était une vraie fête :

La salle d'école était balayée par trois élèves que le maître choisissait, à tour de rôle. Je suppose que nous ne faisons que transporter la poussière d'un coin à l'autre. C'étaient de joyeuses parties.

Etions-nous plus robustes que la génération actuelle ? Je le crois, car on ne prenait aucune des précautions que l'hygiène prescrit. Que la coqueluche, la scarlatine ou la rougeole régnât, on restait en classe. Si l'on tombait malade, on y revenait aussitôt qu'on était guéri. Les microbes n'étaient pas encore inventés.

Non, les microbes n'étaient pas encore inventés, et cependant l'école primaire des jeunes années de M. L. Pelet a formé une génération saine, robuste, et une foule de citoyens qui ont fait et qui font encore honneur à leur pays. Dès lors, le canton de Vaud n'a cessé de perfectionner et de multiplier ses écoles. Puissent les jeunes Vaudois d'aujourd'hui mettre à profit tant de sollicitude et mériter de plus en plus d'être mis au rang des plus éclairés et des plus dignes enfants de la Confédération !

V. F.

Boum ! servez chaud !

PIERRE A CHEZ ABRAM a abandonné son village et a échoué à Paris, où il occupe la situation tant désirée de garçon de café. De restaurants en brasseries, de bars en bouchons, il a roulé, sans amasser la mousse à laquelle son nom semblait le prédestiner.

De retour dans le canton, c'est Lausanne qui l'attire. Avec le Simplon percé, le Kursaal, le Théâtre, l'avenir de l'Orchestre symphonique assuré, ce serait bien le diable qu'il ne trouve pas à utiliser ses brillantes facultés dans un milieu faisant valoir ses avantages d'homme du monde.

Ses espérances ne furent pas trompées puisque le voilà cornac chez Cook, occupé à promener d'innombrables pardessus à carreaux à travers la ville, à faire le boniment devant les curiosités factices et naturelles, à admirer l'œuvre de la nature, en face de la fontaine miraculeuse d'Ouchy.

Nous sommes à la Cathédrale. Pierre à chez Abram, cicerone aimable autant qu'érudit — on n'a pas été à Paris pour rien et le « Guide de Lausanne » n'a pas été édité pour les Samoyèdes — dirige la procession obligatoire, comment explique, parle manuaux, ciboires, trésor de Berne, archéologie, jongle avec les XIII^e et XIV^e siècles, confond Montfaucon avec un bailli de Lausanne, patauge dans les évêques, etc.

Au moment de sortir et désireux de ne pas laisser inaperçu le splendide point de vue dont on jouit à vingt pas, Pierre à chez Abram, s'adressant à la cantonade, d'une voix de stentor qui raisonne sous les voûtes du monument plonge les Baedeker dans la stupéfaction :

« Voyez terrasse ! »

Les piliers en frémissent encore.

Une dame qui n'a pas d'heure

C'était, l'autre jour, place de Montbenoit Deux jolies Françaises, après avoir admiré le panorama du lac et des montagnes, se dirigèrent vers le Palais fédéral. Elles le considèrent

rieusement, puis, l'une d'elles, abordant un facteur qui passait :

— Dites donc, messenger, qu'est-ce donc que cette jolie maison ? Ça a l'air très confortable. Hôtel ou maison particulière ? Il doit y avoir là de gentils appartements.

— Mesdames, c'est le Tribunal de la Confédération suisse.

— Un édifice public ! Alors pourquoi n'y a-t-il pas d'horloge ? Ce serait pourtant très agréable pour les passants.

— La Confédération, mesdames, n'a pas l'habitude d'en mettre à ses palais, à Lausanne du moins.

— Et puis, ne sais-tu pas, ma chère, fait l'autre dame à sa compagne, que la Justice n'a pas d'heure ! — J. P.

Kamintran.

QUEMIN lè z'annâies vòlan tot parai : revouai-que dzo Kamintran*. Mè seimblîè que l'étaï hiaï qu'allâvo avoué lè z'autro z'einfants ramassâ daô bou po lo tchafairu. N'y a pas... on vin vilho.

S'on étaï aliet, daô passâ, po fère elliâd fu po épouâri lè sorcièrs et lè crouyo z'esprits ! On allâvè, lè senannès devân, ti lè degando et totès lè demeindze la vépra, s'incoradzi co dai sacro dè fère dai dzèvallès pè lo bou dè kemon. Dai coups, quand fasaï galé, qu'on avâi bin su sè tâtso et qui l'irè bin verî, lo règènt no balhivè coudzi. L'est adan qu'on lutsèyivè !

Lè dzèvallès fètès on lè tserrayivè ad Sinet. Mè rassovigno qu'on n'annâie, avoué elliâd que lè dzeins n'z'avan balhi, on in avâi dou pucheints tsers, omintè trai ceints, sein comptâ on iadzet dè rans et la sapalla.

La matenâ dè Kamintran lè valets vegnan no z'aidhi. Vo sèdè quemin sè fan lè tchafairu. On pliantè quatre crossès in carrâ et n'a sapalla ad matin. Dechu lè crossès on fetsè dai traversès, à la hiautiaô d'n'homme, po lai aguelhî lè dzèvallès, qu'on arrindzè à l'einto dè la sapalla lo mim'atfère qu'onna tserbounaire.

La vépra on corressâ lo veladzo po préparâ dai tortsès. Po cein on rapertsivè ti lè raodzons dè ramassès qu'on pouâvè trovâ pè vers lè z'è-trablyo. Pu, devân dè lè z'inmandzi ad bet d'na berclire, on lè z'intozâi dè bourgnon, qu'on impèdzounâvè bin, po que freyleyan mi.

Cein que no z'imbètavè ad l'est que lo né met-tâi traô grandteimps à veni. Bin sovint on pouâvè pas attendre et, dè suite que lo sèlâd irè avau, hardi ! on allumâvè. Teindu que lo fu bourlâvè on chaôtâvè d'evinveron, ti dè beinda, lè bouèbou et lè bouèbès, avoué tsacon sa tortse, in tsantin et bouailin dè totès noûtrès forcès. Tot lo mondo vegnaï no vouaffi et, quand on rintrâvè po sè réduire, Menaine à Tutu battâi daô tambou su on bidon cabossi ; no, on marstivè derraï, et lè grochès dzeins chèvèssan, ti plîe dzoiaô lè z'ons et lè z'autro qu'on irè.

S'in fasaï mè qu'ad dzor dè voue dè elliâd tchafairu. On in vayâi dai masses : decé, delé, pè lo Payi Derraï, per Devân, avau lo Vully, su lè montagnès, pertot. L'est verè dè dere que lo bou n'irè pas se teher. Sondzidè on pou, ora, lè fètès qu'in fudrai, s'on volhiâvè s'amusâ à épudzi ti lè malins z'esprits et freccasi ti lè guieux que tràkouan lo payi ?!... Lè bou daô Dzorât et daô Risoux avoué elliâd dai z'Incurables lai passèran, et que ne lai montèran pas pipette, devenâ-vo vaï, tant dè rouètes que lai ia et dè coups que sè fan ?!

Mâ, n'est pas lo tot, à Kamintran on ne fâ pas rinqu'on tchafairu. Lè dzeins fan dai bougnets, dai crèpis et lè z'ons onco dai breicis.

Teindu que grebouillo cosse ma fenna lè fâ justamin, lè bougnets, et rinquè dè cheintrè la graisse dû lo paillè mè fâ veni l'idye à la gordze. Mè faut bin gnî, mè dépatsi dè fini, ka l'a fan

qu'aullo lai aidyi. L'a idée dè breici t'i an. Vaô lè fère avoué lè fers à ma balla-chèra. Dit que san meillhaô qu'avoué lè noûtrès vilho que datan dè millè sa ceint treintè sate. San portan bin bî lè noûtrès, san elliorât. Cliaôqu'â ma balla-chèra san pè petits carralet et vo fan dai breicis dè damettès, que n'an pas pîr 'na bouna morsa.

Mâ... n'est pas tard ; n'in lezi d'in fère onna crebelha devân gouvernâ. On iadzo lè boulettès fètès, quand on a daô bon chet, et qu'on ne raôbliè pas dè graissî son fer dè teimps* à autre avoué 'na couenna dè lard, va ridou. Frèrèrè, à mè solet, dè reimpliâ noutron gros tenot-d'na veilha.

Mè vin mi à man, din ti lè casse, d'itèrè apri lè breicis què dè manayî lo rèzolyaô po copâ lè crèpis, quand bin n'est pas diffecilo, ad bin dè fère dai bougnets ai fè*.

Mè duè tantès, laô, in fasan ti lè z'ans dè elliâd bougnets ai fè. No z'an laissi la rèceetta. Faut mècliaï din daô papet à la farna, daô laci, daô sucro et dai z'aô. Quemin vo vaide rinquè dai bons z'affères. Pu, tadan, on tsaôdè lo fer, on lo pliantè dein la papetta, et on tapè su lo bord dè la mermita po que la papetta tsizè et sè coueyè din lo burro.

Laô z'in étaï arrevâ d'na galéza, à mè tantès, on coup que lè fasan. L'ire lo degando né, quand lè z'einfants vegnan roucanâ. Noutron tsat, on bî matou dzauno, a zu pouaire in lè vayien arrevâ et chaôtè din la mermita dè burro. L'ai fasaï dai ballès dzèvattâies et vo z'arai falhu vaire, on iadzo frou, quemin l'étaï adoubâ. Fasaï pedyî ; l'irè la maïti couaf. Mè tantès, dè l'ouère plindre, avan lè ge que laô pliorâvan, et sè san røkèminâies à mon père que l'atsevèie dè suite.

Quand irou dzouveno vegnaï assebin mè d'einfants po roucanâ. Sè déguisâvan, pregnan on van, et allâvan d'mandâ pè lè mèzons in tsantin : *Pataï, pataïron ; dai pommès, dai chètserons !* et dezan, apri, su ti lè tons : *Ma rougne ! ma rougne ! Tire-mè l'orolhie, laisse-mè la kelse ! Tire-mè la kelse, laisse-mè l'orolhie !* — On laô tsampâvè dai coquiès, dai chenètès, dai pommès, daô trai bougnets, et on terivè lè z'orolhiès à ti elliâd qu'on pouâvè attrapâ.

Ma fenna mè criè po lè breicis... L'est damadzo, ka vo z'in aré de on bè plîe. L'ai a pas mèche. Vo cognaitè lè fennès : avoué lau, simbliè ad que lo lè bourlè !?...

OCTAVE CHAMBAZ.

Le luxe de l'âge. — Madame *** légèrement « décatie », mais toujours coquette, sort de chez son parfumeur avec un petit paquet.

— Que portes-tu là ? demande une de ses vieilles amies.

— Je viens de renouveler mes petites emplettes : du savon, de la poudre de riz et six brosses à dents.

— Oh ! ma chère, quelle prodigalité ! Une brosse par dent !

Les deux sifflets. — Raoul *** s'amuse à souffler dans un gros sifflet de plomb. Il fait un bruit d'enfer.

— Si tu continues, dit la maman, je te prends ton sifflet.

Aussitôt, le frère de Raoul, le petit Marc, se met à siffler avec la bouche et, regardant sa mère :

— Dis, m'man, le mien, tu peux pas me le prendre.

L'entente. — M. et Mme X. en instance de divorce sont appelés en conciliation devant le président du tribunal.

A peine assis, tous deux prennent la parole en même temps et se mettent à crier dans les oreilles du juge.

* Beignets « à la rose », dans le langage culinaire.

— Monsieur, c'est bien décidé, je ne veux plus, je ne puis plus vivre avec mon mari !

— Monsieur, c'est irrévocable, je ne veux plus, je ne puis plus vivre avec ma femme.

Le magistrat, calme :

— Bon, bon, très bon... Mais alors de quoi vous plaignez-vous ? Vous êtes parfaitement d'accord.

Une vérité. — Dans un album : « Les savants, seuls, continuent à s'instruire. Les ignorants préfèrent enseigner. »

C'est tout ce qu'il faut ! — Un monsieur, retiré des affaires et très fier de sa fortune, disait à un ami :

— Quand j'ai commencé les affaires, tu le sais, je n'avais rien !

— Oui, c'est vrai, mais ceux avec qui tu les as faites avaient quelque chose.

Les sociétés.

La première soirée de l'*Union chorale*, hier, eut le succès prédit. Aujourd'hui, la seconde ne lui cédera en rien.

Samedi prochain, ce sera le tour de l'*Harmonie lausannoise*, enore une de nos sociétés dont les amis sont nombreux et pour la bonne cause. Nous y reviendrons.

En soirée. — Un pianiste-amateur — le plus dangereux de tous les pianistes — est à son instrument depuis plus d'une demi-heure. Tout le monde bâille.

— Il joue bien longtemps, ce monsieur, fait timidement une dame.

— Ce n'est pas étonnant. Il est sourd. Il ne s'entend pas.

— Alors, répond quelqu'un, faites-lui donc signe qu'il a fini.

Presque moins dix. — Deux braves ouvriers travaillent à la réparation d'un mur de vigne. Il faisait chaud. Le travail paraissait dur.

— François, regarde voir l'heure qu'il est.

— Midi moins cinquante-neuf.

— Oh ! bien, rave pour ces quierques minutes. Allons-nous-en. J'ai une soif du diable.

Théâtre et Variétés.

M. Darcourt nous a donné jeudi une représentation classique : *L'Avare*, de Molière, et *Jean-Marie*, drame en 1 acte, en vers, de Theuriet. Le rôle d'Harpagon, de *L'Avare*, fut joué jadis, à Lausanne, par Talbot et celui de Thérèse, de *Jean-Marie*, par Sarah Bernhard. M. Darcourt n'a pas eu peur des comparaisons inévitables des spectateurs. Il eut raison. Nos artistes ont été très applaudis, par une salle fort bien garnie. Le même empressement, les mêmes bravos leur sont assurés pour mardi, deuxième représentation. — Demain, dimanche, *Résurrection*, de Tolstoï, une véritable aubaine, pour un dimanche.

*

Cette fois, aux *Variétés*, la revue est terminée. Elle eut trente-cinq représentations. Le directeur et les auteurs ne peuvent souhaiter meilleur éloge.

Certaines personnes craignaient que la brillante et copieuse série de *Lausanne brigue* n'influat sur le menu des spectacles, qu'il n'y eût quelque relâche. Que ces personnes aillent seulement au *Kursaal*, elles verront si l'on y fait maigre. Pour avoir changé, le menu n'en est ni moins varié, ni moins savoureux.

Soit que le café de malt Kathreiner

soit essayé comme addition savoureuse et adoucissante au café ordinaire, soit qu'il remplace absolument le café ordinaire, principalement pour les personnes qui ont une maladie de cœur ou qui souffrent des nerfs ou de l'estomac, c'est la même chose ! Dans les deux cas, il sort victorieux de cet essai. Il justifie constamment sa réputation.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
— AMI FATIO, successeur.

* C'est sous ce nom qu'on désigne, dans le patois du Gros-de-Vaud, le dimanche des Brandons.